



3-5-40

PAUL CLAUDEL

AUTRES POËMES DURANT LA GUERRE

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME
MCMXVI



AUTRES POËMES DURANT LA GUERRE

PAUL CLAUDEL

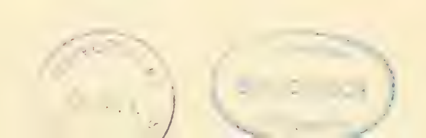
AUTRES POËMES DURANT LA GUERRE

TROISIÈME ÉDITION





PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME
MCMXVI



IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ ET TIRÉ A PART
SUR PAPIER VERGÉ D'ARCHES
DIX EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE I A X
QUATRE-VINGTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 80



LA VIERGE A MIDI

Il est midi. Je vois l'église ouverte. Il faut entrer.
Mère de Jésus-Christ, je ne viens pas prier.

Je n'ai rien à offrir et rien à demander.
Je viens seulement, Mère, pour vous regarder.

Vous regarder, pleurer de bonheur, savoir cela
Que je suis votre fils et que vous êtes là.

Rien que pour un moment pendant que tout s'arrête,
Midi !
Etre avec vous, Marie, en ce lieu où vous êtes.

Ne rien dire, regarder votre visage,
Laisser le cœur chanter dans son propre langage,

Ne rien dire, mais seulement chanter parce qu'on a le
cœur trop plein,

Comme le merle qui suit son idée en ces espèces de couplets soudains.

Parce que vous êtes belle, parce que vous êtes immaculée,
La femme dans la Grâce enfin restituée,

La créature dans son honneur premier et dans son épanouissement final,
Telle qu'elle est sortie de Dieu au matin de sa splendeur originale.

Intacte ineffablement parce que vous êtes la Mère de Jésus-Christ,
Qui est la vérité entre vos bras, et la seule espérance et le seul fruit.

Parce que vous êtes la femme, l'Eden de l'ancienne tendresse oubliée,
Dont le regard trouve le cœur tout-à-coup et fait jaillir les larmes accumulées,

Parce que vous m'avez sauvé, parce que vous avez sauvé la France,
Parce qu'elle aussi, comme moi, pour vous fut cette chose à laquelle on pense,

Parce qu'à l'heure où tout craquait, c'est alors que vous êtes intervenue,
Parce que vous avez sauvé la France une fois de plus,

DURANT LA GUERRE

Parce qu'il est midi, parce que nous sommes en ce jour d'aujourd'hui,

Parce que vous êtes là pour toujours, simplement parce que vous êtes Marie, simplement parce que vous existez,

Mère de Jésus-Christ, soyez remerciée!

AUTRES POËMES

LE PRÉCIEUX SANG

Le Prêtre après qu'il a consommé le pain reçoit la substance de Jésus-Christ
Sous une espèce liquide,
Le corps concomitant au sang, Dieu au corps par le Verbe réuni
Tient dans ce calice qu'il vide,
Le Verbe dans le calice d'or qui dit à l'Ineffable ce qu'Il est,
Le sang qui est la Parole éternelle,
Dieu qui est dans la bouche de sa créature, dans ce cœur où il se complaît,
Cette gorgée de vin réel !
Ce sang qu'il a reçu de Marie et la chaleur de son propre cœur,
Ce sang qui lui fut commun avec elle,
Nous est à notre tour infus dans le soleil illuminateur
De l'ivresse sacramentelle !

O trait plus pénétrant que l'esprit, plus prompt de toutes parts que le feu,
O coupe de l'intelligence,
Ouvre enfin dans ce cœur scellé, dans cette chair qui me sert de peu,
La source de la pénitence!
La grande éruption de la soif, le déchirement du désir inassouvi,
Le mal de celui qui Vous aime,
L'appel et l'indignation de celui qui au delà de la mort et de la vie
Préfère un autre à lui-même!
Heureux qui dans le désert de la Croix et le sommeil du Paradis
Partage la mort du Seigneur
Et qui goûte et possède enfin par le fait de Dieu qui s'y est adjoint
L'absolu de la douleur!
Ce que nous élevons entre nos mains, ce n'est pas seulement le calice d'or,
C'est tout le sacrifice du Calvaire!
Ce que le Seigneur a remis entre nos mains, ce n'est pas seulement la mémoire de sa mort,
C'est sa personne tout entière!
La Rédemption tout entière vers nous comme un vase qui s'incline,
Les Cinq Fleuves du Paradis,
Toute l'inondation sur nous de la préférence divine,
Nos lèvres à l'autre Vie!

DURANT LA GUERRE

Seigneur, qui pour un verre d'eau nous avez promis la mer illimitée,
Qui sait si vous n'avez pas soif aussi ?
Et que ce sang qui est tout ce que nous avons soit propre à vous désaltérer,
C'est vrai puisque vous nous l'avez dit !
Si vraiment il y a une source en nous, eh bien, c'est ce que nous allons voir !
Si ce vin a quelque vertu,
Et si notre sang est rouge, comme vous le dites, comment le savoir,
Autrement que quand il est répandu ?
Si notre sang est vraiment *précieux,* comme vous le dites, si vraiment il est comme de l'or,
S'il sert, pourquoi le garder ?
Oublieux de tout ce qu'on peut acheter avec, pourquoi le réserver comme un trésor,
Mon Dieu, quand vous nous le demandez ?
Nos péchés sont grands, nous le savons, et qu'il faut absolument faire pénitence,
Mais il est difficile pour un homme de pleurer :
Voici notre sang au lieu de larmes que nous avons répandu pour la France :
Faites en ce que vous voudrez !
Prenez le, nous vous le donnons, tirez en vous-même usage et bénéfice,
Nous ne vous faisons point de demande.
Mais si vous avez besoin de notre amour autant que nous avons besoin de votre Justice,
Alors c'est que votre soif est grande !

AUTRES POËMES

ROME

Tous les chemins mènent à Rome, dit-on, et c'est ici même qu'ils aboutissent.

Toutes les amorces au Sud jusqu'à la mer, toutes les voies comme une émission de son sol même que par tous les interstices

Des couronnantes Alpes à l'horizon, le plissement et l'accumulation de la terre au-dessus de l'Italie,

Glisse et pousse et ramifie de tous côtés au travers de l'Europe, feuille et or, qui se dilate et s'approfondit,

La Ville née pour être le tuteur et le magistrat de toutes ces races en morceaux et pour en recevoir tribut,

Tout ce système de bras qui assujettissent et possèdent et toute cette étoile de rues,

Aboutissent, à mesure que diminue le chiffre milliaire,

A cette maçonnerie qu'on appelle le Colysée comme un muscle et à cette espèce d'engin vasculaire.

Ce que la terre de Saturne comme une mère sans cesse travaillée par de profonds tressaillements

A envoyé vers le monde pour l'unir, ce ne sont pas des hommes, c'est du ciment,

Les Légions dans toutes les rainures de la Terre à son dessin patiemment incorporées comme des coulées de laves,

La piste maintenant figée à travers tout ce chaos de tyrans précaires et d'esclaves,

Qu'a tracée vers l'enceinte unique de cette ville avec ses quartiers qui s'étend jusqu'à embrasser le genre humain

La Loi qui est la même pour tous et la Majesté du langage latin.

C'est d'ici que les armées sont parties et c'est ici qu'elles reviennent en triomphe

Dans la vendange et le trophée de l'Orient et du Septentrion.

En marche pour l'inventaire vers la Ville comme vers l'insatiable amateur et le dur expert au bout de la chaussée,

Tout ce qu'il y a dans l'univers à voir, à sentir, à connaître et à manger !

Les ambassades l'une dans l'autre embarrassées, la ligne des prisonniers qu'on pique,

Les femmes pour le lupanar, les charrois dans la poussière de statues et de manuscrits en vrac parmi les instruments de musique,

Les vieilles idoles déterrées, tous les dieux et tous les animaux exotiques !

Dans le filet sans cesse rejeté voici toutes les productions de la terre et de la mer

Pour cette table comme un tribunal où la gourmandise elle-même a quelque chose de judiciaire.

Ce ne sont plus les animaux sacrés seulement ! Voici, les mains dans la Vie tout entière ouverte et pantelante sur le Capitole sublime,

DURANT LA GUERRE

La vieille curiosité de l'augure occupée parmi l'entraille des victimes !

Et pendant que de tous les peuples tous les dieux sans qu'il en manque un seul sont accumulés dans le Panthéon,

Point de sang d'aucune race sous le ciel dont la terre sacrée n'ait reçu un échantillon,

Mère de la vigne et du chêne et fondation de grands murs,

La pouzzolane qui a la couleur impériale elle-même de la pourpre mûre !

Ce n'est pas assez du sang, ni des entrailles avec le foie qui par le ventre ouvert s'échappent comme du raisin noir,

C'est l'âme que l'on veut à tout prix enfin faire sortir du corps pour la voir !

Sous la rage de tout un peuple qui serre et sous l'effort de la machine à broyer,

C'est le cri suprême à tout prix qu'il s'agit de lui extorquer !

Fermez tout ! faites monter les murs et la conque des gradins de toutes parts !

Que le théâtre soit assez grand pour que le monde entier puisse s'y asseoir !

Tout ce déversoir qui arrive ensemble, tout cet organe d'ouvertures comme une seule chose qui regarde et qui touche,

Tout ce cercle et ces étages de trous, c'est les routes ici de tout l'univers qui débouchent !

Qu'est-ce qu'il y a à voir ? Pas autre chose qu'un homme parmi les bêtes, pas autre chose qu'un homme aux prises avec la mort !

Parmi tant de combattants, est-ce qu'il y en aura un enfin qui sera le plus fort?

Est-ce qu'il y aura quelqu'un enfin que nous verrons debout et vainqueur dans autre chose que le corps?

Vaincre! ce n'est pas d'accepter le coup qu'on demande, ni ce ramassement brutal

Du stoïque dont toute la sagesse ne va qu'à imiter la résignation de l'animal.

Arrive, chrétien! c'est à toi que l'on en veut, possesseur de la vérité!

Voici un cirque pour toi à la dimension de la catholicité.

Porteur de promesses qui ébranlent le monde et de menaces démesurées,

Nous nous défendons, défends-toi! Point de pitié envers ce qui est vrai!

La Parole de Dieu avec toi que tu annonces nous allons bien voir si elle y est.

L'ombre semblablement à nous que fait ton corps, nous saurons ce qu'il y a dedans.

Ce que la vie réunit avec toi, vois les bêtes qui vont y porter la dent,

Afin que nous entendions le Verbe dans le cri de la créature qui se sépare,

Et la confession de Lui-même à Lui-même, toi martyr, au sein de la Lumière déipare!

C'est fini, la messe est dite. Lève-toi, peuple des quatre parts du monde assemblé!

Il n'y a plus rien à voir, le combat est combattu et la victoire est gagnée.

Comme de quelque écueil dans une rafale d'ailes et de cris se lève le ban des oiseaux de la mer,

Voici le drame fini qui retenait ici l'univers.

Et par la paroi craquée, toute bouillante du salut qui consperge la masse animale,

La nouvelle chrétienté vers toutes les demeures de l'homme à remplir s'échappe de la cuve baptismale.

Voici la certitude qui vient de Rome et dans la nouvelle inouïe tous les peuples qui ont à prendre leur position,

Non plus l'amphithéâtre et le forum seulement, mais l'univers entier que gagne le bruit de la parole et de la contradiction.

Voici tous ces peuples muets qui vivent et qui prennent corps par leur âme et qui indiquent

Cette église au principe de leur parole que Rome a fournie de reliques.

Voici pour l'ensemencement du monde tous ces corps pleins de Dieu dont elle a accumulé provision,

Rome a fait assez de saints pour que chaque village lui doive son patron.

Là-bas maintenant pour tous à la place de l'exacteur entre ses faisceaux et de l'âcre Louve usuraire,

Se tient le Vieillard sans armées et ce grand Mendiant que nous appelons notre Père.

Plus haute que le Palatin et plus spacieuse que le Forum,

Au-dessus de tous les arcs-de-triomphe entassant toutes les couronnes,

Se dresse, par toutes ses voûtes composantes et par tous ses orbes compensés, au-dessus de Pierre à qui toute ligne aboutit,

L'église fondée sur elle-même comme le ciel qui tonne silencieusement : C'est ici !

Et que le monde ne contient pas, car c'est elle qui le contient.

Salut, globe de la certitude et perle du mystère chrétien !

Propitiatoire dans le ciel, pôle et source des sacrements,

Par qui la vertu de nous sauver est infuse à tous les éléments !

Héritière de tous les destins et dispensatrice éternelle de la Loi,

Rome au-dessus des Empires sans trembler assume le Pontificat.

Il y a quelque chose de plus haut que toutes les couronnes, c'est le Dais !

Il y a quelque chose de plus immense que la Guerre, c'est la Paix !

De plus fort que toutes les contradictions et c'est la Vérité !

De plus continuel que le temps et c'est l'Eternité !

De supérieur à tout le méandre et c'est là-bas cette longue ligne inflexible, comme du miel,

Cette longue ligne à l'horizon là-bas toute droite plus désirable que le sommeil,

Sur qui s'arrondit une chose souvent décrite et qui nous manifeste que c'est là,

Saint-Pierre-du-Vatican qui garde les Clefs et la Porte par où l'on passe au delà !

LA GRANDE ATTENTE

De quoi est fait le pain que nous mangerons cette année? de quoi la grappe sous la feuille mal sulfatée qu'Octobre va nous apporter?
De quoi ces fruits qui s'alourdissent à la branche?
De quoi plient ces branches accablées sous un faix chaque jour plus lourd?
Dites de quoi ces fleurs qui déjà ne sont plus et ce lys si court
Embaumèrent notre sombre Dimanche!

Le mari qui est parti, le maître qui n'est plus là, le père qui ne reviendra pas.
Ces fruits sont faits de leur absence.
Ce que goûtent ces fruits si beaux, ce que sentent ces fleurs, c'est la mort!
C'est en eux que ces champs labourés sans eux et sans eux moissonnés à grand effort
Préparent une nouvelle semence.

Qui sème dans les larmes, nous dit-on, allégresse pour lui au temps de la provende!
Et certes nous n'avons pas fait notre sillon dans le rire!
Mais ce que nous récoltons aujourd'hui, supérieur à notre demande,
Ce qu'on nous donne à emporter pas à pas, c'est une chose si grande
Que nos bras n'y peuvent suffire!

Plus lourd qu'une gerbe de blé l'homme tombé que son camarade rapporte entre les fils de fer,
Plus lourdes qu'un char surchargé
Ces craquantes prolonges dans la nuit par files qui nous reviennent de la Woëvre et de l'Yser,
Plus large qu'aucun silo la place qu'il nous faut faire
Aux dépouilles d'une seule journée!

Plus lourd que le Ciel et la Terre, plus pesant dans les plateaux de la Justice,
L'homme qui a posé sa vie pour ceux qu'il aime!
Plus lourd que de l'or à la banque, le poids plein sans manque et sans artifice,
Car quoique l'amour et le devoir exigent, il n'est pas de plus grand sacrifice
Que de s'être donné soi-même.

« Quoi que la France exige de nous, qui a le droit d'exiger tout,
Il n'est prix que nous n'ayons payé,
Voici pour vous le pain et la paix, pour vous la vie et pour nous la mort :

DURANT LA GUERRE

A cause de ce grand peuple derrière nous qui ne nous connaît pas, de cette foule derrière nous qui dort,
La mort que nous avons préférée !

La mort qui est dure pour nous aussi et dont nous aurions su comme vous nous passer,
La fin qui est tellement injuste à notre âge !
La valeur de ce grand héritage pour vous dont nous sommes débarrassés,
Nous y avons engagé notre vie, pensez-y, et si ce n'était pas assez,
Du moins nous ne pouvions faire davantage.

Cette grande Moisson à quoi vous pouvez à peine suffire, c'est nous qui vous l'avons donnée,
Nous, tout l'homme de Dix-neuf-cent-quinze, nous la classe de toutes les classes !
C'est en nous que le grain amer fut semé qui devait absolument être semé,
C'est en nous que vous avez vu grandir et jaunir et se préparer
Cette moisson que l'on fait à voix basse ! »

On s'y est mis tout le monde, on a donné sans comprendre tous à la fois !
Les vieux, les femmes, les enfants !
Avec les vieux chevaux branlants le labour qui était comme un acte de foi !
Et la chose que nous avons vue autour de nous monter et se déployer mois par mois,
La voici enfin à nous on ne sait comment !

Voici tout le fruit de l'année rentré, pesant à notre âme comme à notre chair.
L'amour est plus lourd que la haine.
Point d'épi sous le vent de la batteuse qui ne soit la vie d'un être cher !
Le fruit de la terre pour nous qui vivons, et sous la terre
Celui qui nous l'a conservé à grand'peine !

Plus lourd qu'un tort non réparé, le bienfait dont nous sommes de toutes parts surpassés,
Le don qu'il est impossible de rendre.
Dans ce bien dont nous sommes saisis de tous côtés, dans ce vaste héritage accumulé,
Nous savons que comme dans la grappe et le blé le meilleur ne nous est pas adressé,
Le sens que nous ne pouvons pas comprendre.

On nous a donné le corps, c'est fait ! mais pour l'âme, c'est une autre histoire !
— « Mangez ce pain qui est fait de notre chair.
Mais la chose que nous avons vraiment donnée, qui est-ce qui est capable de la recevoir ?
Ni vous, ni ce qui fut notre patrie, ni ce que vous appelez la gloire,
Ne suffisent à la contenir tout entière !

L'inspiration de donner sa vie hors de tout comme celle même de la créer, tout-à-coup irrésistible et nécessaire,
Gratuite comme la grâce de Dieu !
La patrie qui se referme derrière nous, quelque chose tout-à-coup devant nous qui s'ouvre et qui se desserre,

La générosité passionnément de ce qui n'était que du sang et de la chair
Qui se volatilise dans le feu! »

Dieu a pris l'âme, il nous reste le corps et le fruit de nouveau pour le semer, et de nouveau le grand Desseïn de Dieu incompréhensible à labourer!

Dieu incompréhensible, ô frères, et vous avez passé de son côté.

L'an avec toutes ses saisons au complet qui est achevé et de nouveau une autre année qui recommence.

Le sacrifice à tirer de nouveau de la terre à l'intérieur de ce même horizon funèbre qui n'a point changé,

La lutte sur place depuis un an sans changement et sans avance.

La lutte et la prière sur place depuis un an, l'agonie sur place depuis un an, et Dieu depuis un an qui n'a fait aucun mouvement,

La tuerie sur la même ligne jour et nuit,

L'herbe verte qui est devenue le grain et point d'autre espérance pour demain que cette poignée de froment,

Point d'autre prise sur Dieu que ces corps entre nos mains comme de l'or de nos pères et de nos enfants,

Silencieux comme Lui.

L'ensemencement demain, mais aujourd'hui la moisson sac à sac dans le grenier de notre maison,

Toute chose transformée en sa valeur.

Demain ce que nous allons semer et racheter avec, mais aujourd'hui la possession!

Aujourd'hui tous ces morts pour sauver la France échappés à toute autre vocation
Que celle-là qui fut la leur.

Le placement plus tard mais aujourd'hui le capital intègre qui est entre nos mains,
L'amour qui ne nous sera pas ôté,
Les morts qui ne nous seront pas ôtés, tout ce grand bien, quoi qu'il arrive, qui nous est accrû et qui de nous déjà n'est plus distinct,
La douleur qui est pour aujourd'hui, l'espérance qui est pour demain,
Le fruit qui est pour l'éternité.

Si nos frères n'étaient pas morts, et comment aurions-nous recueilli ce vaste héritage,
Comment les tiendrions-nous tout entiers ?
Tout ce à quoi nos bras humains ont droit, — l'âme est à Dieu, — le corps et pas davantage,
Le corps mort, mais qui va ressusciter tout-à-l'heure, la lourde croix de nos frères sur nous à la mesure de la nôtre comme un gage
De leur visage tout-à-l'heure et de leur baiser !

Si nos frères n'étaient pas morts, comment aurions-nous su ce qu'il y avait dans notre cœur,
Comment ces eaux auraient-elles jailli ?
Comment aurions-nous fait cette trouvaille en nous, ce point vital que nous appelons la douleur,
La vérité enfin au fond de nous, ces amères eaux en nous pour tout purifier qui ne sont point seulement des pleurs,
Mais la source même de la vie !

DURANT LA GUERRE

Si nos frères n'avaient pas été fauchés, comment aurions-nous fait pour être jamais aussi seuls?

Rien que notre regard n'embrasse!

La plaine rase à perte de vue tout est fini et ça et là un troupeau de moutons dans les éteules!

Si la moisson tout entière n'avait pas été fauchée et mise en meules,

Comment Dieu tiendrait-il tant de place?

Ce n'est plus seulement au-dessus des champs maintenant que le ciel en triomphe avec tous ses peuples est déployé!

Les villes aussi chaque soir,

Comme une ouvrière économe, comme une veuve qui baisse sa lampe pour prier,

Voient par bouts entre les maisons quelque chose de nouveau là-haut, ces lumières fidèlement là-haut avec lesquelles il fait si bon de pleurer et de veiller,

Quand tout, où nous sommes, est noir.

Fini, le tintamarre des réclames lumineuses et la pétarade commerciale qui nous poursuit jusqu'au fond des parcs!

Fini, le coup de poing dans les yeux d'affreux théâtres qui s'allument et la morne fascination des lampes à arc!

Fini, les coupoles et les cylindres

Des halles à expositions d'où un feu pourpre ou vert s'irradie et la boue même sous nos pieds qui luit comme de l'or et de l'acajou!

Seules brillent éternellement au-dessus de nos petites lampes laïques au ras du sol surmontées de chastes abat-jour,

Ces étoiles qu'on voulait éteindre.

Paris séparé par le milieu dans la nuit comme une chose ouverte, préparée à ce fleuve qui lui arrive,
Un port sans anneaux à ses murs pour le commerce,
Paris depuis un an dans le serrement de cœur et dans la pénitence de Ninive,
Une ville derrière ses longs monuments qui retient son souffle et qu'on dirait attentive
A ces eaux uniquement qui la traversent.

Du moins il n'y a plus la lumière de l'homme sur nous pour nous éblouir ! du moins il n'y a plus les œuvres de l'homme sur nous pour nous empêcher de respirer !
Vous étiez tout de même trop peu,
O Père des moissons, Modulateur, vaste souffle suave et fort qui conduisez toute chose ensemble à sa maturité !
L'homme vous a cédé du terrain et voici qu'il ne peut plus défendre sa maison et sa cité
Contre l'invasion de Dieu !

Trop d'épis sous le peigne de la moissonneuse, trop de nos frères comme des fruits qui grèlent sous le premier vent d'automne,
Ont fait des champs et de notre âme un désert,
Nous vous avons fait trop de place, vous nous avez pris trop de choses, ô mon Dieu, toutes celles qui nous paraissaient bonnes :
Pour que vous fassiez désormais quoi que ce soit sans nous, sans ce cœur que nous vous avons donné, sans ces frères que nous avons joints à votre couronne,
Vraiment vous nous avez coûté trop cher !

Il y a une grande alliance bon gré mal gré entre nous désormais, il y a ce pain que nous vous avons offert,

Ce vin que nous vous avons tendu, non pas d'une main qui tremble,

Nos larmes que vous avez recueillies, nos frères que vous partagez avec nous, laissant ce qui est semence à la terre,

Il y a ce sacrifice vivant chaque jour dont nous vous procurons la matière,

Ce calice où nous avons bu ensemble !

Ce pain, ce vin que vous avez acceptés, ils sont à nous ! entre nous ce n'est plus vous maintenant qui êtes le seul à donner !

Dans ce grand plan de votre volonté en marche qui ressemble à une aventure,

Nous avons pris personnellement intérêt, c'est nous-mêmes qui sommes engagés,

Nous avons fait masse de notre avoir avec vous, c'est en vous que nous avons tout capitalisé,

Nous sommes du côté sûr !

Puisqu'on nous a arraché le cœur, profitons-en ! que craindre et quel risque avons-nous encore à courir ?

La terre est nue et notre compte est net.

Nous n'avons plus rien à donner, nous n'avons plus d'autre mot à vous dire,

Non pas dans ce qu'on appelle résignation, mais dans la véhémence comme la faim de notre désir,

Sinon *que Votre Volonté soit faite !*

Nous avons comme nos frères une manière aussi pour nous de vous donner notre âme et notre corps !

— Mais il y a quelque chose de plus lourd à supporter que le poids pour un arbre de ses fruits, le poids pour une mère sur elle de tous ses fils qui sont morts,

Plus redoutable que votre bras quand il frappe pourvu qu'on sache ce qu'il fait alors qu'il frappe le plus fort,

Et c'est votre immobilité !

Ce lien dont vous êtes lié et qu'il nous faut user avec la prière,

Cette paix autour de nous qui est grande,

Cette paix autour de nous qui est grande et dont nous pouvons dire qu'elle est très amère,

Ce silence dont vous vous taisez, ce sommeil dont nous vous voyons dormir qui êtes Notre Père,

— Assis parmi nos champs moissonnés, dans le fruit et la désolation de toute la terre,

Sous ces branches chargées de fruits qui pendent !

Août 1915

LE CRUCIFIX

I

LA TÊTE VUE DE LA DROITE

De tout le corps crucifié il n'y a plus que la tête qui est libre.

Les épines dont on a pris soin de l'entourer lui rendent tout appui impossible.

Trois heures elle a régné et prié, trois heures nous avons vu la face du Très-Haut,

Il faut bien qu'elle tombe à la fin quand la force lui fait défaut.

Voici le moment arrivé que nous avons patiemment attendu :

Nous pouvons regarder le Christ, maintenant qu'il ne nous regarde plus.

Le voici maintenant sur la croix, tel qu'il a capitulé pour toujours.

Quoi que nous fassions désormais, nous savons qu'il ne changera pas,

Il ne relèvera plus la tête, il dure dans la transfixion de ses pieds et l'extension définitive de ses bras.

Il ne changera plus à jamais cette espèce de partialité.

Quoi que nous fassions il ne tournera pas cette tête ailleurs qui s'incline de notre côté.

Il médite, il savait tout par avance, il endure les quatre clous pour m'attendre.

Il est trop facile de voir qu'il n'est pas en état de se défendre.

La mort en moi, l'amour qui est en lui, ne font plus qu'un.

Son innocence et le péché en moi, il y a cela entre nous de vital et de commun.

S'il est mon Rédempteur, où cela se passerait-il si je n'avais péché pas ?

Les clous seraient au corps moins durs si je n'étais moi-même aussi bas.

La croix tient bon, mais que c'est lourd avec elle ce qui tend à moi par le poids et par le désir !

Tout ce qu'il y a de poids en lui tacitement est à moi comme un fruit qu'il n'y a plus qu'à recueillir.

II

LA TÊTE VUE DE LA GAUCHE

Il est écrit au livre de la Genèse, en cette histoire qui est toute pleine de mystères,

Que Joseph après le long séjour en Egypte quand on lit qu'il eut retrouvé ses frères,

Fit sortir toute l'assistance avant qu'il ne leur manifestât sa face :

(*Egypte,* qui est *les ténèbres* en hébreu, c'est cette terre par excellence où nous sommes, sombre et basse).

Car il ne convenait pas que quelqu'un fût présent à cet instant sacré

Du frère qui s'est retourné vers nous et nous invite à le dévisager.

Ainsi le Christ a voulu, parce que leur cœur était fort, ou peut-être qu'un amour trop grand en fut la cause,

A combien de saints et de saintes ici-bas ne se montrer que du côté gauche.

Tout ce qu'ils font, il feint de ne pas l'avoir regardé.

Quand ils prient, on dirait qu'il écoute ailleurs et son front demeure détourné.

Mais eux savent et sourient et ne prennent pas le change,

Et retournent paisiblement à la semaille et à la vendange.

Car à celui qui croit la foi suffit.

Ce que l'éternité nous réserve, il n'y a pas besoin de le voir en cette vie.

Bons serviteurs, vous savez votre devoir, c'est assez.

La lumière suffisante est avec vous et le chemin est tout tracé.

Et cet instant où votre Créateur vers vous se retourne avec ces yeux où la colère n'est point,

Il n'a voulu ni des hommes ni des anges pour en être les témoins.

AUTRES POËMES

CE N'EST POINT DE NOUS SEULEMENT...

Seigneur, ce n'est point de nous seulement qu'il s'agit, c'est de Vous-même.

A nous qui sommes pères de petits enfants quand Vous dites que Vous êtes le Père suprême,

Comment voulez-Vous que nous Vous comprenions, sinon de la manière la plus humble et la plus littérale,

Et puisque Vous êtes vraiment Notre Père, comment croire que Vous nous vouliez aucun mal ?

Nous qui sommes pères de petits enfants, lorsque l'un d'entre eux est malade,

Le pain est comme empoisonné pour nous et le goût du vin est fade.

Et si cette chose arrivait que je ne veux même pas dire,

C'est nous-mêmes dont le corps et l'âme se séparent et qui savons ce que c'est que de mourir.

Et pourtant il est vrai que nous ne sommes leur père et leur mère que par hasard.

C'est Vous, pour qu'ils soient Votre ressemblance à jamais, par un acte particulier de Votre vouloir,

Nommant du fond de Votre Eternité bien doucement leur nom, qui les avez suscités du Néant,

Et qui êtes non seulement une fois leur Père mais qui ne cessez pas de l'être à tout instant.

Et la preuve que c'est vrai et que Vous savez, Vous aussi, ce que sait un Père,

Et que Vous êtes capable de mourir, Vous aussi, et que c'est Votre affaire,

Ces mains, quand on voudrait s'en servir, clouées, et ce fiel goutte à goutte qu'il faut boire,

C'est la croix où, quand nous Vous cherchons il n'y a qu'à regarder pour Vous avoir !

Si Vous n'étiez que Dieu, il n'y aurait pas moyen avec Vous de s'expliquer,

Mais Vous avez passé par là, Vous aussi, expert et ce que nous avons supporté ;

Et certes au point de vue de l'Eternité, c'est peu de chose que nos maux présents,

Mais Vous voyez que tels qu'ils sont, Seigneur, ils nous paraissent suffisants !

« Mon frère ne serait pas mort », dit quelqu'un que vous louez, « Seigneur, si Vous aviez été là ! »

Ayez pitié de ces yeux presque éteints qui Vous cherchent et ne Vous voient pas !

Ces fils que Vous Vous êtes faits, Seigneur, est-ce qu'ils ne vous regardent pas ?

Et s'il est vrai que quand ils souffrent on n'est pas différent de ceux qu'on aime,

Ayez pitié de nous, Seigneur, à cause de Vous-même !

SI POURTANT...

Seigneur, c'est vrai que l'on tient bon, et d'ailleurs il n'y a pas moyen de faire autrement.

C'est vrai qu'il y a déjà plus de trois mois que douze mois ont fait un an,

Depuis que, les yeux à ses yeux et la chair mêlée horriblement à sa chair,

La France dans son ennemi plus abominable que la mort pousse de toutes parts et serre;

C'est la vieille lutte une fois de plus sans merci, c'est Mahomet sur nous une fois de plus avec Luther!

Je reconnais l'haleine empestée et ce cœur dans le sein monstrueux qui forge!

Et c'est vrai qu'il n'a pas le dessus, mais nous n'arriverons donc jamais à lui trouver le nœud de la gorge!

Son nom lui sort peu à peu, c'est *lui,* nul ne s'y trompe cette fois :

Est-ce qu'il y a moyen de lâcher prise quand c'est tout l'Enfer que l'on tient entre ses doigts?

Le dégoût est plus grand que le danger, l'Ennemi non seulement à soutenir, mais à comprendre !

Mais est-ce qu'il y a moyen de lâcher prise quand c'est Dieu même que nous avons à défendre ?

Nous sommes là, le temps peut passer, c'est comme si nous étions éternels !

Comme nous sommes participants de Sa cause, nous le sommes de la patience qui s'y mêle.

Il se fait sans doute quelque part quelque chose à quoi nous ne sommes pas encore prêts.

Dieu nous a bien attendus, c'est notre tour un petit peu d'attendre, et de savoir ce que c'est

Que d'attendre et de durer et d'attendre encore dans l'impuissance et dans le sacrifice,

Dans l'impuissance à cause de la Croix comme Dieu, quand on a faim et soif de la Justice !

Nous ne savons quand ce sera le salut, mon Dieu, nous remettons notre âme entre vos mains !

Nous ne savons quand ce sera la Victoire, — mais cependant si c'était pour demain !

Et quelle amère nuit ç'a été, — mais si c'était pourtant demain que le jour se lève !

Le temps au juste qu'il faut, sa mesure ni trop prolongée ni trop brève,

Le même qui sert au blé pour pousser, au malade pour la maladie à son aise et pour la cure,

Ça, c'est votre affaire, nous le savons, et mêlé aux choses de la nature.

Tous les purgatoires, c'est à vous, et, n'est-ce pas? l'intervention de l'Indulgence, Seigneur,

Eternel écouteur du temps, la source et le suprême modulateur !

DURANT LA GUERRE

Et d'ailleurs, vous êtes avec nous, nos secteurs sont mêlés à votre cantonnement,

Si près qu'on se touche avec la main, comme l'ancien qui vous tendait son gant.

A quoi sert de compter les jours, quand vous seul êtes le commencement et la fin ?

La Victoire viendra, nous le savons, — mais cependant si c'était pour demain !

Et certes vous ne nous demandez rien de plus que d'être obéissants et forts,

Tout un peuple en vous comme vous obéissant jusqu'à la mort,

Nous sommes en paix avec vous, c'est assez. — Mais cependant, pour voir,

Seigneur, si c'était pourtant demain que vous nous donnerez la Victoire !

Honorable est la mort des saints. Mais c'est beau tout de même aussi,

Père, cette face entre vos mains qui rend grâces, cette face couverte de larmes et qui rit !

C'est beau, cette nouvelle qui arrive et ce grand cri des veuves et des orphelins

Qui voient de leurs yeux votre justice et que leur sacrifice ne fut pas en vain !

Seigneur, ah ! ne tardez pas, mettez-vous à la portée de vos amis !

Jamais nous ne saurons plus vous remercier comme nous en sommes capables aujourd'hui !

Rome, Novembre 1915

AUTRES POËMES

LE JOUR DES RAMEAUX

Plus tard les cierges et l'encens, plus tard le voile de soie et la montrance d'or et le dais qui est au dessus comme un drapeau et comme une tente,

Plus tard tout cela, et la colonne par derrière de dix mille cierges allumés qui se mettent en branle,

La paix plus tard !

La Passion demain, et la Résurrection après-demain, l'Ascension et la Pentecôte quarante jours et cinquante jours après,

Plus tard le compte exact à payer et l'immense butin de toutes parts qui est déjà tout prêt,

Mais aujourd'hui la victoire !

La victoire pure et simple et sans aucune autre raison sinon parce qu'on est le plus fort !

Demain toutes les portes de la Cathédrale ouvertes et l'engouffrement sur trois colonnes dans le port,

Demain la Croix flamboyante !

Demain la vision de la Vérité et la possession de la Justice !

Demain la Balance dans le Ciel d'été, la Conquête égalée par le Sacrifice,

La Grâce à la Grâce répondante !

Mais la foi toute une aujourd'hui et l'emportement de toutes les barrières !

Le coup d'épaule dans la vieille porte vermoulue et la pesée de toute notre jeunesse sur le pène et sur les charnières,

La décision aujourd'hui !

Le parti pris et toute son âme d'un seul coup qu'on arrache à ce qui était morne et sage,

Le chapeau que l'on jette au loin et la veste qu'on arrache ainsi qu'un ouvrier qui se met à l'ouvrage,

La victoire sur la vieille Mort aujourd'hui !

Voilà nos vieux vêtements sous tes pieds, qu'est-ce que nous mettons à nos étendards ?

Qu'est-ce que nous trouverons pour te saluer dans le grand balayement d'équinoxe, dans le vent de fer et l'âpre coup du soleil de Mars,

O Christ, notre capitaine ?

N'importe quoi que l'on arrache au sol dur et cette poignée d'herbe d'hiver !

N'importe quoi, et le laurier s'il y en a ça va bien, sa feuille et ce branchage toujours vert,

— Ou la palme qu'on tient avec peine !

Le laurier, s'il y en a, ou la palme encore mieux s'il y

en a, la grande palme encombrante et claquante que l'on tient avec les deux mains !

La palme, ou le rameau d'olivier qu'apporte la colombe à Noé de la terre qui sera demain,

La palme ou l'olive, s'il y en a,

Mais s'il n'y en a pas un peu de buis tout simplement et ce qu'il y a de plus coriace dans notre jardin,

Le buis qui n'est pas ce fascicule de myrrhe que l'Epouse place entre ses deux seins,

Mais qui plaît à Dieu tel que ça !

L'olivier ni la palme décorative, mais un fort bon balai entre nos mains propre à tout balayer,

L'âpre brin sans aucune fleur qu'on arrache dans le jardin de Monsieur le Curé,

La touffe d'éternelle verdure,

L'acclamation à notre poing vers le Tombeau que nous allons traverser

De la plante qui précide la Croix et qui tout le reste de l'année

L'accompagnera sur le mur !

Demain les cierges et le dais, et l'évêque avec tout son clergé dans sa carapace d'or !

Mais l'acclamation aujourd'hui comme un coup de tonnerre d'une armée sans état-major

Que le drapeau enlève et guide !

Qui gonflée d'un seul gonflement et prenant d'un seul mouvement l'idée

N'est plus que ce cri dans l'éclatement des murs qu'on enfonce et des portes fracassées :

« Hosannah au fils de David ! »

Pas besoin du dada pompeux des sculpteurs, pas de quadrige qui cavalcade sur les arcs-de-triomphe !

Pas de pavois ! pas de caparaçon ! pas de pyramide en marche ! pas de tour ! pas de char qui tonne et qui ronfle !

C'est un âne sur qui le Christ est assis.

Car pour venir à bout du cauchemar qu'ont bâti les savants et les écrivassiers,

Pour franchir le mensonge d'un pied sûr et passer jusqu'à la réalité,

Le premier âne venu lui suffit !

L'éternelle Jeunesse l'emporte, c'est fini de la hideuse bande des vieillards !

Nous voici comme des enfants dans le souffle de la chose qui sera plus tard,

Mais c'est la victoire aujourd'hui !

Plus tard le blé reconnaissant comme de l'or, plus tard l'or loyal et nourrissant comme le blé,

Le fruit qu'il n'y a plus qu'à cueillir, la terre qu'il n'y a plus qu'à partager,

Mais c'est la victoire aujourd'hui !

SAINT ANTOINE DE PADOUE

A Madame la Baronne Pierlot

Toute chose que l'on a perdue, comme nous l'apprend cette femme qui balaye toute sa maison avec soin pour trouver une pièce de monnaie,

Est une image du Christ en nous qui tout-à-coup a cessé et nous ne savons plus où il est,

Et quand je cherche cette clef qui s'est séparée de moi et ce papier pour moi qu'on a mis nulle part et partout,

C'est la quête entre Jérusalem et Nazareth que je recommence sous l'enseigne de Saint Antoine de Padoue.

Qui est un saint pour nous autres d'à présent, et l'autorité dans la Rue Saint-Sulpice des fabricants de bondieux

Le représente comme un jeune homme très beau qui tient un livre et qui ferme les yeux.

Et quand besoin serait de poursuivre et de lire ce qui déjà dans son cœur est écrit,

Comment ferait-il, je vous le demande, quand au milieu même du livre, il y a un enfant qui est assis ?

Antoine sent son haleine sur sa joue, et c'est lui entre ses bras frais qui le serre si tendrement

Et qui lui donne des coups de tête, comme les petits qui ne savent pas embrasser autrement.

A L'ITALIE

Au jour de la grande indignation, au jour de son grand devoir et de sa grande nécessité,

L'Italie se lève, et regarde, et s'étonne de tous ces fils qui lui ont été donnés.

C'est elle qui a fait toute cette mer d'égaux, ces faces dures et ces yeux noirs,

Tous ces mâles en elle-même un seul fils, et ces yeux qui se lèvent vers elle pour la voir.

Maintenant tout ce qui est un homme fait son devoir d'homme là-haut : ici il n'y a plus que les femmes et les enfants :

Au cœur des vieilles cités désertes cette grande tache de soleil blanc,

La Madone au coin de la rue avec la lampe, le cyprès auprès de la fontaine,

Et cette étoile dans le ciel toujours à sa place et toujours soudaine !

Duse ! vous souvenez-vous à Rome cette année dans votre petite chambre d'hôtel,
Cette étoile dans le ciel vert qui nous paraissait si belle ?

Cette étoile pour nous dans le ciel vert, non pas une seule étoile, mais deux,
Jusqu'au jour où chaque jour plus proches elles ne firent plus qu'un seul feu !

Ainsi, près de cette sœur qu'elle croyait son ennemie, maintenant sanglante et farouche,
L'Italie, comme deux amants quand ils s'embrassent sur la bouche !

A présent dans le ciel futur il n'y a plus que cette étoile nécessaire !
Il n'y a plus qu'un seul sang qui coule et plus qu'une seule lumière !

Malheur au monstre sur qui le lourd pied de bronze se fixe !
Malheur à qui t'a rencontré, regard lent de la « Venus Genitrix » !

Maintenant, si l'Alpe fut affreuse, et si la lutte fut longue, et si le succès fut tard,
Il y a cette odeur de Mai avec elle à jamais enivrante, comme quelqu'un qui s'est marié avec la gloire !

DURANT LA GUERRE

Maintenant, c'est cela qui s'appelle être mère, tous ces fils qu'elle a repris et qui ne sont plus qu'à elle !

Tous ces fils fiers de leur mère qui la regardent dans les yeux, c'est cela qui vaut la peine d'être éternelle !

« Entendez-vous ces grands coups qu'ils frappent là-haut dans les Alpes, mes pâtres et mes laboureurs ?

Le voyez-vous, mon atelier dans les nuages là-haut, cette muraille de feu et de vapeur ?

Mais ici plus puissant que la rose ! plus éclatant que la fleur de grenadier,

Plus rustique que l'âpre thym, plus indigène que le laurier,

Plus fort ce printemps de tous mes fils, l'odeur de ce printemps de tous mes enfants avec moi parce qu'ils m'aiment !

L'épreuve quand je lui ai demandé sa vie de mon enfant, cet ami que j'ai fait sortir de moi-même !

Maintenant ces grands coups que je reçois dans ma chair, et la justice de Dieu dans mon âme qui est la plus forte et la plus belle,

Cette mort à travers mes enfants que je reçois, c'est cela qui vaut la peine d'être éternelle !

Plus tard la Porte qu'on a enfoncée, ce grand cri sur le Seuil plus tard !

Mais maintenant cet ennemi de mon cœur enfin que j'ai trouvé et que je ne lâcherai plus, — c'est cela qui s'appelle la Victoire !

Plus tard le pas de mes légions triomphantes et l'étoile dans la nuit obscure,

Plus tard la fontaine sacrée où viennent boire les Dioscures,

Mais maintenant l'angoisse, et le râle, et ce grand rire de joie, et l'agónie,

Et tant de gloire qu'on en a plein le cœur, et c'est cela qui s'appelle l'Italie ! »

FIN



TABLE DES MATIÈRES

TABLE

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

ÉDITÉES A LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

THÉATRE

L'OTAGE, *DRAME EN TROIS ACTES*

L'ANNONCE FAITE A MARIE, *MYSTÈRE EN QUATRE ACTES ET UN PROLOGUE*

POÉSIE

CINQ GRANDES ODES, *SUIVIES D'UN PROCESSIONNAL POUR SALUER LE SIÈCLE NOUVEAU*

DEUX POËMES D'ÉTÉ : *LA CANTATE A TROIS VOIX, PROTÉE*

TROIS POËMES DE GUERRE

CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI

TRADUCTION

COVENTRY PATMORE : POËMES

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE ET UN OCTOBRE MIL NEUF CENT SEIZE, PAR L'IMPRIMERIE JULIEN CRÉMIEU, RUE PIERRE-DUPONT, SURESNES, SEINE.

nrf

PRIX : DEUX FRANCS CINQUANTE NET

